SUR LA TRACE D'UN MYTHE MODERNE: L'EXCLUSION

Maurice Born

Mesdames, Messieurs les membres de l'Institut jurassien,

Je voudrais dire d'abord ma reconnaissance et mon plaisir pour votre décision de m'admettre dans cette docte assemblée. Croyez que je l'apprécie à sa juste valeur. Je m'efforcerai de mériter votre confiance, de contribuer, si le sens de mon travail y convient, à enrichir la réflexion commune.

En débutant, je voudrais vous prier d'excuser cette pile de papier, mais je reste, je crois, homme de l'écrit bien plus qu'orateur, comme le prouve chaque jour mon esprit d'escalier. Je mettrai, si vous le voulez bien, en exergue de cette dissertation une phrase de Lewis Carroll tirée de *Fantasmagories* (1869), tant il est vrai qu'on y parlera essentiellement de mots:

L'homme capable de faire un calembour est également capable de vous faire les poches.

Je parle, nous parlons d'admission, et bien sûr, comme en géométrie - cette merveilleuse science de l'inutile -, je songe immédiatement à la figure inverse: l'exclusion, comme terme opposé, comme située à son antipode, et qui pourtant appartient, obéit à cette même logique du passage, et donc de la ligne frontière. Dix années de ma vie passées à étudier les mécanismes de l'isolement, à me briser le crâne contre le mur de la séparation - avec les vieillards d'abord, avec les lépreux ensuite, enfin avec le peuple juif et son histoire - expliquent sans doute cet automatisme. Mais surtout, contre toute *mon* attente, l'exclusion, que je croyais, que je savais aujourd'hui impossible, réapparaît soudain depuis trois années, triomphante, parée d'atours nouveaux, quotidiennement proclamée - et flétrie - par nos sociologues, nos politiciens, et à leur suite par l'ensemble de ce qui pense dans le sens du pouvoir.

Inutile donc de le cacher plus longtemps, le moment me paraît venu d'engager une querelle de mots. Et même si elle se présente d'abord comme futile, même si le sérieux de l'actualité semble interdire le jeu des mots, les jeux de mots, nous savons bien, nous, qu'aux moments importants de l'histoire, les mots, justement, sont des actes. Nous savons surtout, et cela au moins depuis Freud, que céder devant les mots conduit à reculer devant les choses.

Un premier élément remonte à ma mémoire:

- Je vous défends à jamais entrer en l'église, marchés, moulins, fours publics, et toute compagnie et assemblée de gens.

- Item, je vous défends à jamais laver vos mains et toutes autres choses nécessaires devant fontaines, ni ruisseaux de quelque sorte que ce soit; et si vous voulez boire, prenez de l'eau avec votre baril ou quelque autre vaisseau.

- Item, je vous défends désormais d'aller sans l'habit des lépreux, afin d'estre conneu des autres et de n'estre déchaussé et pieds nus que dans vostre maison.

- Item, je vous défends de toucher autre chose que voudrez achepter en quelque lieu que soyez, sinon avec une verse ou un baston, afin que l'on connaisse ce que demandez.

- Item, je vous défends désormais d'entrer aux tavernes ou autres maisons, si vous voulez achepter du vin, ou prendre ou recevoir ce que l'on vous baille; mais faites qu'on le mette dedans vostre baril ou autre vaisseau.

- Item, je vous défends d'avoir autre compagnie de femme que la vostre.

- Item, je vous défends en allant par les champs, de respondre à celui qui vous interrogeait, que premièrement ne soyez hors du chemin au-dessous du vent, craignant que vous n'infectiez quelqu'un, et aussi que désormais, vous n'alliez par un chemin étroit, de crainte que vous ne rencontriez quelqu'un.

- Item, je vous défends, si la nécessité ne vous en contraint, de passer par un petit chemin, par les préz, de toucher les hayes et buissons, que devant vous n'ayez mis vos gands.

- Item, je vous défends de toucher les petits enfants, ny jeunes gens quels qu'ils soient, ny aussi de leur bailler, ny aux autres aussi, chose quelconque.

- Item, je vous défends désormais de manger ou de boire aux compagnies, sinon avec des lépreux.

Cette sentence-litanie - dont existent quantité de variantes - clôt la cérémonie d'exclusion du lépreux au XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Prononcé par le curé, au seuil de la ladrière qui l'accueillera, accompagné d'une mise en scène - mise en bière... factice, plutôt - du plus parfait morbide, ce diktat est censé rejeter définitivement le lépreux. Il est dès lors retiré du monde des vivants, mort quant au siècle. A cette condamnation, l'exclu consentant répond:

- Cette retraite est mienne, ici j'habiterai à jamais parce que je l'ai choisie¹.

Dans son évidence, ce texte qui hante nos mémoires pose plus de problèmes qu'il n'en résout. Pourquoi en effet ce luxe de détails, de mises en gardes, de recettes de maintien dans le monde, face au monde, à un homme qui ne verra plus le monde, qui sera enfermé dans une léproserie - à jamais ?

Tout cela ressemble, une fois encore, à son inverse: un rite de passage dans un club fermé. Imaginons qu'il s'agisse moins de protéger les autres du danger de lèpre que de protéger le lépreux d'un danger plus grand encore. Une sorte de rituel durkheimien.

Mais alors, à quoi sert donc ce rituel, à quoi sert donc cet enfermement? Je dis qu'il s'agit du premier moyen trouvé par une certaine noblesse, une certaine bourgeoisie naissante, un certain clergé, pour dire à la société son désir de ne pas rompre le contact, son obéissance aux lois, à l'église régnante. Nous pourrions, mais le temps ne le permet pas, passer en revue le luxe de précautions et de fournitures exigées pour l'accès aux ladrières; qu'il suffise de citer cet exemple:

Chescun et chescune doivent pour leurz entrées, enchoiz qu'ils fassent les serments, ballier ad departies des frères sains LX s. (payer 60 sols à l'entrée). Item, ilz doivent apporter chescun et chescune ung lit fourni de coute, coussin, couverture et deux orelliés et deux cuevrechiés (bonnets de nuit) et trois pères de draps à lit, tout bon au regard du maistre... et doivent avoir lit fourni pour leur chamberière.

Sachant qu'il faut de plus «estre personnes nées et demeurans en la ville», on comprend bientôt que ces lieux ne furent pas destinés au commun, ce que nous confirme une description de leur aménagement. Parfois la léproserie affecte la forme d'une chartreuse; les maisonnettes composées d'une chambre, d'une cuisine et d'un jardin rigoureusement clos de murs ne sont reliées les unes aux autres que par un vaste cloître. (...) Les ladres du commun sont logés dans la demeure, long bâtiment en bois et torchis avec parpaings de pierre, dans lequel chaque malade occupe un logement particulier composé d'une chambre d'environ 15 pieds carrés (4,80 m / 4,80 m) avec cave et grenier. A Saint-Ladre de Reims, au XV^e siècle, les ladres vivent soit dans des bordes - d'où naîtra le mot bordel, à cause dit-on, de la vie dissolue qui se menait en ces lieux -, soit dans un logis commun appelé «manoir». Les bordes de Saint-Ladre, très confortables, sont crépies à l'intérieur et éclairées par des fenêtres vitrées et grillagées. Au rez-de-chaussée, elles se composent d'une chambre avec cheminée pour le malade, d'une autre chambre pour la servante, toutes deux garnies d'un plancher, d'une cuisine pavée, d'un grenier, d'une cave, d'une petite étable et parfois d'un four².

Si l'on veut bien penser à nos grands hôpitaux, ou mieux, à nos asiles de vieillards, on comprendra immédiatement que les lieux décrits, les conditions d'admission ne peuvent être destinés au pauvre hère. On rétorquera que je ne peux connaître l'ensemble des maladreries. Que certaines d'entre elles, au fond des campagnes, pouvaient bien être misérables. J'en doute quant au principe, mais si cela était, il reste un fait capital qui démontre à lui seul que les léproseries ne sont pas territoires obligatoires de l'exclusion. Tous les règlements de ladres qui subsistent prévoient qu'en cas de non respect des règles internes, la sanction est l'exclusion du lépreux... pour un an et un jour, ou plus grave, définitivement. Alors, exclu de l'exclusion ?

Voilà que réapparaît ce «plus grand danger» que nous évoquions tout à l'heure, et simultanément l'erreur qui nous a fait prendre la ladreserie pour un territoire hors du monde. Nous sommes au contraire, et nous y reviendrons, en pleine inclusion. Pour un homme qui tient à l'intégration dans ce monde, qui respecte ses codes, qui tient à sa reconnaissance, qui veut continuer à en tirer le bénéfice, la léproserie constitue un sûr moyen de rester inclus dans ce monde.

Les autres, les petits, les pauvres - il faudrait dire les mauvais pauvres auxquels nous ajouterons les lépreux exclus des léproseries -, ceux-là, lépreux vagabonds, hantant les chemins, bravant la loi, hors-la-loi peut-être, ceux-là touchent le monde des parias... paria ? «Homme de la dernière caste des Indiens, qui est un objet de mépris et d'exécration; un homme qui n'a ni foi ni loi, un Indien de caste si infâme qu'il est permis de le tuer si on en est seulement touché. Les parias sont ainsi dits de la clochette qu'ils étaient obligés de porter autrefois, afin d'avertir les brahmanes de ne point s'exposer à être souillés par l'ombre d'un être abject.» dit Littré. Il se trompe en parlant de caste infâme, le paria étant en fait hors castes, mais le tintement de la clochette nous rappelle combien nos fantasmes sont anciens, combien ils nous sont communs. Si j'ajoute que dans la langue hindoustani - qui dérive directement du sanskrit - le terme «caste» - Kasta - signifie «lépreux», on comprendra que nos fantasmes sont de plus bien embrouillés...

Ces déviants, privés de facto de leurs droits, rejetés à la limite de ce monde, considérés non plus en êtres humains, mais en perturbateurs de l'ordre, ne devront pendant un temps leur existence qu'à deux facteurs: la pratique de la charité - qui est alors constitutive de l'idéologie d'une société chrétienne - d'une part, et la possibilité de traverser la frontière pour se réfugier dans les territoires non contrôlés d'autre part. Territoires qu'évoque Georges Duby dans l'un de ses articles:

«... sur les franges de cette société nantie (celle des campagnes) on devine l'existence de petits groupes d'inadaptés, d'épaves comme en secrètent toutes les sociétés. Ces êtres sont rejetés en dehors des zones d'enracinement, dans les solitudes non colonisées encore, sur les routes. Là, les pèlerins, les ermites, les croisés se mêlent aux vagabonds, aux anciennes femmes de prêtres, aux moines qui n'ont pas pu supporter la clôture, aux paysans qui ont rompu avec le village, aux serfs domestiques en fuite, aux pénitents.»³

Dehors-dedans. Ces hors castes, tolérés dans la mesure où ils ne portent pas ombre aux gens de bien vivent ainsi dans une marge qui n'exclut pas le contact avec le monde. En portent encore témoignage des traditions comme celle du pain retourné qui porte malheur. Dans cette société médiévale, on posait à l'envers le pain réservé au lépreux, d'où le maléfice qui reste lié à cet acte. Partage relatif donc, mais simultanément défiance, suspicion. Chaque catastrophe, chaque malheur frappant la société met en péril le fragile équilibre. Coupables potentiels, les marginaux se retrouvent alors chargés de toute la responsabilité de la calamité, comme dans cet exemple du mois d'avril 1321:

«L'an 1321, Durant de Saint-Pourçain, évêque du Puy fit faire un juste châtoy des ladres de ce pays, lesquels tâchaient d'infecter les habitants (...), empoisonnant les puits et les fontaines de partout: imitant en pareil cas les juifs, lesquels en même façon perpétrèrent semblable méchanceté par la France.»⁴

Fait significatif, ce n'est pas de leur lèpre que les ladres empoisonnent, mais bien de «poisons et poudres vénéneuses et mortifères», comme le précise une relation du même événement dans le registre communal de Cahors⁵. Empoisonnement, contagion - matérielle ou idéologique -, l'accusation portée contre lépreux et juifs se pérenniserait jusqu'à devenir leitmotiv repris par les pouvoirs. «La lèpre juive et anarchique», répétera six siècles plus tard Charles Maurras, du haut de sa suffisance, certain de représenter le corps réel de la nation, d'être en charge de sa protection, en divine mission.

Voici donc que les juifs s'insèrent dans notre histoire. Je parle ici de la mienne, bien entendu ! Et avec eux toutes les horribles images de ghetto, de *shtetl* - le *shtetl* (petite ville ou bourgade en yiddish) est la forme polonaise du ghetto. Un mot de ces notions nous éclairera sur l'extraordinaire confusion maintenue entre isolement et séparation. Ce texte tout d'abord:

«Quand moi, Rüdiger, aussi nommé Huozmann, évêque de Speyer, transformai, au nom de la Sainte et indivisible Trinité, la ville de Speyer en une cité, il me vint à l'esprit que je pourrais accroître son prestige en y faisant venir des juifs. En conséquence, je les établis dans un endroit différent de celui qu'habitaient les autres citoyens et je fis élever autour d'eux un mur afin de les protéger de la populace. (...) Je leur accordai pleinement l'autorisation, tant à l'intérieur de leur lieu de résidence qu'à l'extérieur de celui-ci, et ce, jusqu'au port et dans le port lui-même, de pratiquer l'échange de l'or et de l'argent; je leur permis d'acheter et de vendre ce que bon leur semblait et j'étendis cette dernière autorisation à tout le territoire de l'état. En outre, je leur donnai, pour leur cimetièrre, un emplacement qui était propriété de l'Eglise et qu'ils pourraient conserver à titre héréditaire. Je leur accordai aussi les droits suivants: tout juif étranger séjournant chez eux (temporairement) serait exempté d'impôts. De plus, de même que le gouverneur de la cité juge les affaires des citoyens, de même l'autorité suprême de la synagogue pourrait se prononcer sur toutes les affaires se présentant chez les juifs ou les mettant en cause. (...) Ils auraient la charge, pour leur quartier seulement, des

travaux de fortification, des gardes et des veilles de nuit, étant entendu, en ce qui concerne ces dernières, qu'ils pourraient les assurer avec leurs serviteurs. Quant aux serviteurs et aux nourrices, il leur serait permis de les prendre parmi la population chrétienne. Ils pourraient vendre aux chrétiens les morceaux de l'animal abattu que leur loi leur interdit de consommer, et les chrétiens, inversement, pourraient les leur acheter. [...]»⁶

Arrêtons là cette citation dont l'intérêt est immense. D'abord la date de sa rédaction, 15 septembre 1084, en fait un texte rare et précurseur de ce que seront tout au long du moyen âge les règles d'instauration des ghettos. Il éclaire cette réalité troublante pour les idées toutes faites que l'installation est à l'origine non seulement un acte volontaire, mais un privilège accordé aux juifs pour répondre à leurs exigences internes et à leur besoin de sécurité. Le fait que les juifs résistèrent dans l'histoire à toutes les tentatives de démolition du ghetto, et qu'ils rachetèrent parfois à grands frais le droit de maintenir une résidence séparée prouve qu'ils considéraient cette protection comme un réel privilège. De plus, le document pose la manière dont les deux groupes en présence se conduisaient l'un à l'égard de l'autre. On y discerne sans doute une volonté de maintenir les distances, mais aussi une attirance et un désir d'instaurer des relations. Séparation et contact sont donc, dans ce cas, encore indissolublement liés et interdisent de songer, comme nos esprits modernes y tendraient, à une forme d'isolement.

Ghettos aux confins du monde rural et du monde urbain... et participant des deux à la fois.

Léproseries aux confins du monde rural et du territoire incontrôlé... et participant des deux à la fois.

Cette similitude allait faire de ces territoires de la séparation des obstacles au monde nouveau qui s'instaurait.

Au tournant du XIII^e siècle s'ébauche un mouvement d'intensification du pouvoir qui se poursuivra dans le XIV^e naissant et dont les causes sont multiples. Augmentation de la population, de l'exploitation du territoire, intenses défrichements, naissance du mercantilisme, mais aussi, si l'on veut bien suivre Jean Gimpel, première révolution industrielle⁷. Le visage de l'occident change. Il s'agit de garantir la circulation des marchands, d'augmenter la production des biens, de parfaire une exploitation de la nature. Simultanément, les cités grossissent, se structurent, obtiennent des chartes de libertés. Ce mouvement, même embryonnaire, même encore bien imparfait, va modeler un territoire nouveau sur lequel un contrôle accru apparaîtra comme la condition d'un développement harmonieux. Territoire matériel... territoire mental d'abord, qui toujours précède l'instauration d'un ordre nouveau. Disparaîtront peu à peu ces *no man's land*, ces refuges, espaces incontrôlés qui étaient la condition de l'exclusion.

Repoussés par la ville qui supporte de moins en moins leur présence et les désordres qu'ils provoquent dans un univers en train de s'organiser autour du commerce; rejetés des territoires hors-la-loi qui sont peu à peu insérés dans l'espace contrôlé - forêts défrichées, chemins, routes surveillées pour favoriser les juteux déplacements des marchands -, les exclus connaissent la dernière période d'une civilisation en train de d'évoluer vers une mainmise totale sur le territoire. Ils vont maintenant poser au pouvoir un problème *interne*, rassemblés qu'ils sont à l'intérieur, mêlés à une population pour laquelle ils représenteront le mauvais exemple, celui précisément d'une sécession, d'un refus de l'ordre central en apprentissage.

L'attitude des pouvoirs, et dans une certaine mesure des populations évoluera vers une intolérance, une *classification* - une mise en classes - de ces encombrants exemples vivants de l'alternative. Ainsi changera l'attitude face au ghetto, au shtetl, mais aussi à ces

rassemblements de vagabonds interlopes dont *la cour des miracles*, présente la meilleure image passée. Transformés en classe, ce qui signifie toujours «en une abstraction», les marginaux verront se rompre leur relation au monde, obligés de se retirer sur des positions qui les désigneront de plus belle à la vindicte populaire. Semblables à nous et pourtant différents, voilà d'abord ce qui deviendra intolérable.

«Si les juifs des ghettos européens eurent une destinée si mouvementée et orageuse, dit Louis Wirth, ce n'est pas parce qu'ils différaient trop du reste de la population, mais, au contraire, parce qu'ils lui ressemblaient trop.»⁸

Or, et ici le bât blesse, voici précisément l'époque que choisissent nos modernes penseurs d'élite pour parler avec abondance d'exclusion, quand ce n'est pas comme Georges Duby pour y faire naître l'idée, nous offrant alors une perle philologique:

«Mais la pratique de la charité parmi les malades, les migrants et toute la misère qui s'accumule aux lisières des agglomérations urbaines, s'accompagne d'un mépris croissant pour les pauvres, jugés responsables de leur pauvreté, et désormais tenus pour dangereux: prend alors imperceptiblement naissance l'idée qu'il faut cantonner les pauvres dans l'exclusion, tous les pauvres, les lépreux comme les indigents.»⁹

L'utilisation du verbe *cantonner* lié à *l'exclusion* tient ici de l'acrobatie. Littré dit de «cantonner»: isoler dans des cantons, dans des cantonnements. Il évoque à foison la notion d'«entourer», tant cantonnement est organiquement liée à l'idée de clôture. Il semble donc impossible de faire fonctionner ces deux termes de concert. Un territoire de l'exclusion implique un extérieur, un espace sauvage, inaccessible au pouvoir, à sa loi et à sa protection. Il n'est pas susceptible d'entourage, d'encerclement, il est par nature en dehors. C'est donc bien plutôt d'*inclusion* qu'il faudrait parler, ou encore de *cantonner les pauvres dans la réclusion*.

Même terrible dilemme avec Michel Foucault, parlant de la fin des léproseries - qui notons-le se situe elle aussi au XIV^e siècle:

«La lèpre disparue, le lépreux effacé, ou presque, des mémoires, ces structures resteront. Dans les mêmes lieux souvent, les jeux de l'exclusion se retrouveront, étrangement semblables deux ou trois siècles plus tard. Pauvres, vagabonds, correctionnaires, «têtes aliénées» reprendront le rôle abandonné par le ladre, et nous verrons quel salut est attendu de cette exclusion, pour eux et pour ceux-là même qui les excluent. Avec un sens tout nouveau, et dans une culture très différente, les formes subsisteront. Essentiellement cette forme majeure d'un partage rigoureux qui est exclusion sociale, mais réintégration spirituelle.»¹⁰

J'avoue que cela m'ennuie d'attaquer Foucault dont je respecte profondément le travail, non que je sois convaincu par son adhésion au structuralisme - à cette forme de généralisation superficielle d'une pensée Lévy-Straussienne plutôt, son mérite est ailleurs -, mais sa vision de la fin des léproseries, du mécanisme qui y préside, et son insistance à maintenir une permanence des structures contre les faits ressort pour le moins de l'aveuglement. Que dit-il d'abord? Que les léproseries étaient territoires de l'exclusion. Nous savons qu'il n'en est rien, elles sont au contraire l'une des premières enceintes à l'intérieur de la société qui permettent de ne pas s'exclure, de rester sous la protection de la loi. Il poursuit en affirmant que pauvres, vagabonds, correctionnaires et autres «têtes aliénées» reprendront le rôle abandonné par le

ladre, là où il faudrait pour le moins dire par le *riche ladre*, et montrer tout d'abord en quoi celui-ci peut être représentatif de l'ensemble de son groupe. Il faudrait surtout dire reprendront *la place* - il est vrai que les lieux abandonnés par les lépreux furent presque systématiquement utilisés comme hôpitaux, prisons, puis asiles d'aliénés -, reprendront *la place* donc, mais en tout cas pas *le rôle*.

Comment expliquer cette erreur sinon en admettant que Foucault analyse tout le processus à partir de la structure dominante. Tout se passe alors comme si l'exclusion était immatérielle, qu'elle ait lieu ou non ne porte pas à conséquence. Nous sommes malheureusement là dans un raisonnement fonctionnaliste type, impossible d'y déceler les failles, les cassures dans le temps.

Or justement, pour moi, et je crois que nous abordons maintenant le coeur du problème, exclusion signifie appartenance à un espace, à une loi qui ne peut pas être définie par LA LOI (la structure) dominante. Michel Foucault, et avec lui Georges Duby, imaginent l'exclusion comme une restriction de mouvement *dans* l'espace de LA LOI (la structure). Il s'agit bien de deux paradigmes. Le mien est archaïque, inexistant aujourd'hui, parce que tout, dans le territoire et dans les têtes devient propriété, part intégrée de cette société-état; mais mon effort consiste à poser sa possibilité, à vérifier son existence dans un passé, à rechercher, dans la période de sa lente disparition, ses dernières traces, et simultanément à comprendre comment se met en place le mouvement de suprématie de la société se transformant en état. Leur paradigme est au contraire magnifiquement moderne: ils imaginent le territoire comme un, comme une totalité sans extérieur. Tout est conquis, tout est à l'intérieur - de fait, tout est comme aujourd'hui. L'exclusion est alors pour eux création de poches, de caches, de lieux dedans-dehors qui se trouvent eux-mêmes dans la structure. Caches de rébellion, maquis, ghettos, dont ils parlent comme de territoires hors-la-loi, d'une part; caches de soumission, asiles, prisons, hôpitaux, dont ils parlent comme de territoires de renfermement, d'autre part.

Bien sûr des lieux de retraite échappant à la loi ont subsisté pendant un temps, et ce fut le cas du territoire de l'église, de celui de l'université - songeons au droit d'asile -, celui aussi, pour un temps, des colonies, *ailleurs* retrouvé, tant du moins que leur exploitation ne fut pas systématique, mais tous supposaient des pouvoirs distincts qui ont depuis longtemps laissé place à une totale unification de la loi, et conséquemment consenti à se placer sous sa dépendance.

Les caches de rébellion ne sont donc plus aujourd'hui que des espaces de sursis. Lieux ou pensées tolérés parce que considérés comme inoffensifs, sans danger pour la structure globale ou même renforçant la structure par leur exemple négatif. De même, les caches de soumission peuvent n'être présentes qu'en creux, comme menace potentielle, sans exercer réellement leur violence. Epées de Damoclès sur nos consciences, territoires de papier, territoires dangereux pourtant, meurtriers parfois.

Il reste que l'exclusion et la réclusion ne sont pas uniquement des concepts, même opposés. Ils recouvrent tous deux des réalités existentielles, les confondre ne peut être innocent... et je n'ai jusqu'à aujourd'hui jamais rencontré de prisonnier mis à la porte de sa prison pour n'en avoir pas respecté le règlement.

C'est que, dans le perfectionnement, l'approfondissement de l'exploitation du monde, la pensée bourgeoise, née de la Révolution, a en quelque sorte parfait le processus. Il n'y a plus d'ailleurs.

Mais c'est aussi, et nous touchons ici à l'un des mécanismes de base de cette pensée que j'appelle bourgeoise - et vous comprendrez évidemment que je n'y attache aucune connotation péjorative, je me contente de qualifier ici la pensée marchande et économiste du

monde, une pensée qui hait l'inutile et l'incontrôlable -, c'est aussi disais-je, que la disparition de l'ailleurs, si elle parfait l'unité du social, reste une impossibilité pour la pensée individuelle. Cette donnée-limite, qui tient sans doute à la structure même de l'imaginaire, de sa fonction d'échappatoire, contraint le monde bourgeois à penser un espace dedans-dehors, sorte de *nulle part*, lieu de tous les dangers, de toutes les aventures, anus et utérus du monde. Ce lieu maudit, ce lieu genèse de l'idée même d'*ailleurs*, trouve - j'ai presque envie de dire: tout naturellement - son siège sous le monde, comme inclus en son socle même. Il reprend en quelque sorte la place laissée vacante par l'enfer disparu - «avec un sens tout nouveau», préciserait Foucault. On y côtoie notre propre passé mythiquement sauvage, qui vient justement réaffirmer notre évolution; on y croise tous les déchus sociaux, ceux qui vraiment forment le dessous du panier - *lumpenproletariat*, dirait Marx, piégé comme nous par cette imagerie -, on y rencontre surtout la preuve que notre monde est bien le résultat d'un effort d'évolution, effort qu'il s'agit de ne jamais relâcher, malgré les moments de faiblesse dans lesquels nous apparaît bien tentant cet univers qui est aussi de jouissance purement animale, sous peine de retomber dans la barbarie. Pour illustrer mon propos, Victor Hugo, ce constructeur de la pensée bourgeoise, dans *Les Misérables*:

«... Plus bas, beaucoup plus bas, et sans relation aucune avec les étages supérieurs, il y a la dernière sape. Lieu formidable. C'est ce que nous avons nommé le troisième dessous. C'est la fosse des ténèbres. C'est la cave des aveugles. *Inferi*.

» ... Les silhouettes farouches qui rôdent dans cette fosse, presque bêtes, presque fantômes, ne s'occupent pas du progrès universel, elles ignorent l'idée et le mot, elles n'ont souci que de l'assouvissement individuel. Elles sont presque inconscientes, et il y a au dedans d'elles une sorte d'effacement effrayant. Elles ont deux mères, toutes deux marâtres, l'ignorance et la misère. Elles ont un guide, le besoin; et, pour toutes les formes de la satisfaction, l'appétit. Elles sont brutalement voraces, c'est-à-dire féroces, non à la façon du tyran, mais à la façon du tigre; de la souffrance, ces larves passent au crime; filiation fatale, engendrement vertigineux, logique de l'ombre. Ce qui rampe dans le troisième dessous social, ce n'est plus la réclamation étouffée de l'absolu; c'est la protestation de la matière.

» Cette cave a pour but l'effondrement de tout. De tout. Y compris des sapes supérieures, qu'elle exècre. Elle ne mine pas seulement, dans son fourmillement hideux, l'ordre social actuel; elle mine la philosophie, elle mine la science, elle mine le droit, elle mine la pensée humaine, elle mine la civilisation, elle mine la révolution, elle mine le progrès.»¹¹

Voilà qui est dit ! peut-être un peu longuement, mais notre hantise première méritait bien cette croustillante description, à laquelle répond d'ailleurs aussitôt, comme en écho douloureux, cette terrible phrase mise par Camus dans la bouche de Tarrou, le Docteur Tarrou de *La Peste*:

«Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. L'honnête homme, celui qui n'infecte presque personne, c'est celui qui a le moins de distractions possible.»¹²

On voit combien la crainte de la contagion venue d'ailleurs, fracassante, rapide, mâle, agissant avec une franchise toute militaire, a laissé la place à la sourde peur d'une infection, d'une contagion souterraine, lente, sournoise, ressortant du principe femelle, d'une contagion

interne - lèpre est femelle, peste est mâle. Cette hantise court comme un fantasme moderne, fil rouge de ces discours d'appel à la prudence, à l'attention. Le danger venu d'ailleurs a laissé la place à un danger qui est ici, sous nos pieds, toujours présent, toujours latent... toujours tentant.

Cette crainte, cette idéologie nébuleuse, imprègne - comme nous l'avons malheureusement vu - toute la pensée moderne. A chaque fissure dans le compact d'un monde qui ne s'imagine que total, elle réapparaît en force, déclenchant une hantise des prétendus exclus, des marginaux réels ou supposés. Ainsi, lors de la Grande crise de 1929, de ses conséquences sociales plutôt, avec l'apparition des *bohemias*, des *hobhemias*, ces alternatives de vie des vagabonds américains du rail - si bien décrits dans *Boxcar Bertha*¹³, l'autobiographie recueillie par Ben Reitman, qu'on se retrouve, du coup, transporté quelques siècles en arrière. Ainsi encore, avec pour conséquence la plus horrible catastrophe de ces derniers siècles, des fascismes, de leur discours de la race et de l'ennemi intérieur.

Inutile donc de dire mon inquiétude devant la réapparition récente du concept d'exclusion. Pourquoi cette société, dont le but unique reste l'intégration, tient-elle un tel discours, qui plus est, en s'accusant elle-même de fabriquer de l'exclusion ?

Nos exclus seraient, dit-on, les laissés pour compte du progrès. Internationalisation de l'économie, nécessaires restructurations exigées par la libéralisation de cette économie servent ici de justification. Dans un univers qui se vante d'avoir gommé la notion de classe, qui la dit supprimée par l'opulence et l'égalité des chances, voici qu'apparaîtrait une classe d'*opprimés*, d'*exploités*, de *marginalisés*... on préférera bien sûr les nommer exclus.

Avouons qu'il s'agit d'une expression bien pratique. Reprenant l'erreur de nos penseurs - qui n'est pas innocente, je l'ai dit -, les maîtres de l'économie usent du terme parce que, précisément, il évite de parler d'oppression, d'exploitation, de marginalisation, toutes qualifications qui pourraient ramener les conséquences désastreuses de leurs juteuses opérations sur le dangereux terrain de la lutte sociale. Si les victimes de leurs opérations sont des «exclus du système», alors leur situation est en quelque sorte objectivée; l'ensemble du système les a produits comme... une séquelle malheureuse, pourquoi pas imprévisible. Leur problème ne concerne plus spécifiquement les responsables de cette déchéance, mais bien l'ensemble de la société: vous, moi, chacun, à égalité, en tant que co-responsables de ce monde. Il nous reste à choisir le moyen de garantir leur survie, ce pourquoi l'on voit fleurir les mesures publiques d'aide aux exclus. Pendant ce temps, rien n'est évidemment remis en question du grand mouvement en avant, du perfectionnement de l'exploitation globale.

Autre avantage, ils ne forment pas une classe, mais sont situés dans un faux ailleurs, dans ce *nulle part* déjà évoqué. On oublie là - mais peut-être veut-on l'ignorer? - que, les plaçant dans cet *inferi*, dans ce troisième dessous hugolien, on les désigne simultanément à la crainte populaire, on en fait des êtres portant la contagion de cette misère obsessionnelle, et comme tels des individus à fuir. Mais là encore, nous pouvons compter sur nos humanistes pour construire le discours d'une nécessaire pitié.

Il s'agit, vous l'avez compris, d'une dangereuse supercherie. Ces sans travail, ces sans domicile fixe ne sont en rien exclus de notre monde. Ils continuent, démunis, à souffrir sa loi, ils continuent à payer - tant qu'ils le peuvent - impôts et assurances, ils n'ont pas quitté la file des consommateurs, même s'ils n'y touchent que le pitoyable. De plus, ils sont là, dépendants, effigies du pire pour les véritables inclus, les rappelant à l'obéissance, les poussant à consentir les sacrifices nécessaires en cette période difficile, pour éviter de connaître à leur tour ce sort misérable.

Quelquefois me vient l'envie d'un appel à l'exclusion, à la vraie cette fois, qui seule mettrait en cause cette société spectaculaire. Une exclusion comme acte volontaire, tournant le dos à ce monde pour d'autres constrictions, qui pourrait bien être le seul moyen de forcer la société actuelle à un changement profond - et je me moque dans ces moments-là de l'accusation d'utopie, le rêve m'en suffit déjà ! Alors, très vite, je me demande si parmi les prétendus exclus d'aujourd'hui certains y songent comme moi. Et puis, plus vite encore, si ce n'est pas précisément pour les empêcher de tourner le dos à ce monde qu'on les a figés dans cette fausse exclusion assistée.

Je m'arrêterai là. Ceci encore pourtant: si vous doutez de ce que j'avance, je vous conseille d'aller un jour en Saxe, sur le mont Coppenberg. Là, collez votre oreille au rocher. Vous entendrez alors le bruit infernal de mille pieds battant le sol en cadence au son d'une brillante musique de flûte, vous entendrez des chansons et des rires... ce sont les enfants des bourgeois de Hamelin, disparus dans le troisième dessous¹⁴.

Je vous remercie.

Frasne, le 6 juin 1995.

NOTES

1. Voir par exemple Félix Saletes, *La Lèpre dans l'antiquité et au moyen âge*, Paris, 1877, ou encore J.A. Ulysse, *Notice historique sur la maladrerie de Voley*, chez l'auteur, s.d.
2. Léon le Grand, *Statuts des hôtels-Dieu et léproseries*, Paris, 1901.
3. Georges Duby, «Les pauvres des campagnes dans l'Occident médiéval», *Revue de l'histoire de l'Église de France*, LXII, Paris, 1966, p. 29.
4. Félix Saletes, *op. cit.*, p. 33.
5. Le *TE IGITUR*, registre municipal de Cahors, Cahors, 1888, n° 77, p. 65.
6. «Charte du 15 septembre 1084», citée par Louis Wirth, *Le Ghetto*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980, p. 43.
7. Jean Gimpel, *La Révolution industrielle du moyen âge*, Paris, Seuil, 1975.
8. Louis Wirth, *op. cit.*, p. 295.
9. Georges Duby, *Des sociétés médiévales, une approche d'ensemble*. Leçon inaugurale prononcée au Collège de France, Paris, Gallimard, 1972.
10. Michel Foucault, *Folie et déraison, histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 16.
11. Victor Hugo, *Les Misérables*, Tome II, Livre septième, Patron-Minette, II, Paris, Nelson Editeurs, 1956, p. 455-456.
12. Albert Camus, *La Peste*, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1961, p. 208.
13. Ben Reitman, *Boxcar Bertha*, Paris, L'insomniaque, 1994.
14. *Le Joueur de flûte de Hamelin*, conte populaire de Saxe.

Maurice Born est l'auteur d'un essai sur la lèpre et ses implications sociales : L'Île aux lépreux (Paris, Grasset, 1979).

SUR LA TRACE D'UN MYTHE MODERNE: L'EXCLUSION

Maurice Born

Le discours sur l'exclusion revient en force ces années dernières. Doutant de sa véracité, je propose une balade aux sources moyenâgeuses de la notion d'exclusion. Il s'agit de vérifier dans les textes la réalité matérielle du rejet ainsi que ses modalités. Ce parcours montrera comment une confusion entretenue empêche de voir la cassure entre un monde du pouvoir éclaté qui pratique — ou laisse pratiquer — l'exclusion, et la société moderne, avec sa prétention à couvrir tout le champ, qui pratique de fait la réclusion.